

COPRODUCTION
RÉPÉTÉE À LA COMÉDIE

PLACE

Tamara Al Saadi | Cie La Base

Dossier pédagogique

DIRECTION ARNAUD MEUNIER

LA COMÉDIE

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL | ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ART DRAMATIQUE
SAINT-ÉTIENNE

www.lacomédie.fr | 04 77 25 14 14

PLACE

texte et mise en scène **Tamara Al Saadi**
assistanat à la mise en scène **Justine Bachelet** et **Kristina Chaumont**

avec **Mayya Sanbar, Marie Tirmont, Françoise Thuriès, Roland Timsit, Yasmine Nadifi,**
Ismaël Tifouche-Nieto, David Chausse et un enfant

lumière **Nicolas Marie**
son **Fabio Meschini**
costumes **Pétronille Salomé**
scénographie **Alix Boillot**

production **Compagnie La Base**
coproduction **La Comédie de Saint-Étienne - CDN**
spectacle Lauréat du Prix Impatience 2018 et du Prix des Lycéens Impatience 2018

texte publié aux Éditions Koinè

durée **1 h 30**

CALENDRIER

REPRÉSENTATIONS À LA COMÉDIE DE SAINT-ÉTIENNE

La Stéphanoise | mar. 7 au sam. 11 janvier

mar. 7 • 20 h | mer. 8 • 20 h | jeu. 9 • 20 h | ven. 10 • 20 h | sam. 11 • 17 h

AUTOUR DU SPECTACLE

rencontre en bord de scène | mer. 8 janvier | à l'issue de la représentation

stage pour amateur.rice.s | du 11 au 16 janvier | complet | *Qu'est-ce que l'autofiction ?*

dirigé par Tamara Al Saadi, metteuse en scène, autrice, comédienne et membre de
l'Ensemble artistique

Dossier pédagogique réalisé par Vanessa Facente et Lionel Bébin,
professeurs relais de La Comédie de Saint-Étienne.



PRÉSENTATION

Yasmine ne sait plus lire. Un enfant aux allures de thérapeute l'invite à retraverser son histoire afin de comprendre ce qui lui arrive. On découvre alors l'arrivée de Yasmine à Paris et son chemin jusqu'à l'âge adulte. Un aller-retour incessant entre une cellule familiale coincée dans un espace-temps figé, Bagdad, la guerre, les souvenirs... et une société française méconnue, qu'elle doit découvrir par ses propres moyens. Afin d'exister dans ces deux mondes antagonistes, Yasmine est contrainte de se dédoubler. Le public complice accompagne la jeune femme dans les moments marquants de son existence, témoin de sa dualité, des rouages de l'assimilation, d'un combat pour trouver sa place.



NOTE D'INTENTION

DE L'AUTEURE

Je suis née à Bagdad. Quelques années après la guerre Iran-Irak, ma famille et moi sommes partis en vacances en France. La première guerre du Golfe a éclaté, les frontières se sont fermées, nous ne pouvions plus rentrer, alors nous sommes restés. En attendant. En attendant la paix, en attendant la fin de l'embargo, en attendant je ne sais plus trop quoi exactement. J'avais alors 5 ans. J'ai grandi à Paris, dans un « en attendant ».

Je me suis construite en suspension, entre deux langues qui s'interdisent l'une l'autre, sur un entre deux. Ma famille s'est barricadée dans l'espoir d'un éventuel retour. Cette illusion a tué en mes parents toute initiative de transmission de ma culture d'origine. J'ai été propulsée dans une cours de récréation avec des enfants, des adultes, des chansons, des saveurs, des saisons méconnues jusqu'alors, qui faisaient résonner en moi la ritournelle de la différence, et une peur viscérale que quoique je fasse je serai irrémédiablement ramenée sur le banc du service étranger de la préfecture de police.

« Place » est née de la nécessité de parler d'une impasse, de ce sentiment qu'éprouvent parfois les « étrangers » à n'être jamais au bon endroit, de la bonne façon. Une quête permanente de légitimité dans les yeux des autres et les dégâts qu'engendre l'assimilation.

J'ai appris à être au monde malgré la culpabilité de ne pas savoir d'un coté et la honte de ne pas savoir de l'autre. J'ai voulu raconter les alliés et les obstacles. Raconter les peurs sourdes qui tuent la dignité et effacent les rêves. Raconter un basculement dans la perte d'un dédoublement, d'un paraître, d'un besoin obsessionnel d'être acceptée, coûte que coûte.

Puis, une délivrance, à la lisière d'un poème, de mes propres yeux, de deux peuples.

NOTE D'INTENTION

DE MISE EN SCÈNE

Le plateau devient le champ d'une traversée dans l'esprit de Yasmine. Un lieu de reconstitution des sensations, des souvenirs, des réflexions et des perceptions de son enfance à l'âge adulte.

L'espace de l'esprit étant aussi celui de l'imaginaire, celui-ci permet de raconter la subjectivité de Yasmine par le biais du fantastique et de souligner l'importance de l'enfance dans sa construction.

« Je me souviens de mon enfance comme d'un cri »

Le regard que l'on porte sur soi et sur l'Autre se structure en partie par les expériences éprouvées durant l'enfance, la pureté et la clairvoyance initiale est la matière qui se transforme au cours de la vie. C'est notamment pour cette raison que c'est un enfant qui conseille à Yasmine de parcourir son histoire, l'enfant incarnant l'idée de sa vérité originelle.

Cet univers est porté par un code de jeu variant selon les souvenirs :

Les camarades de l'adolescence sont des caricatures qui se meuvent à des rythmes irréalistes afin de mettre en relief le caractère cauchemardesque des souvenirs, le père est totalement figé et muet incarnant une « présente absence », alors que les scènes à la préfecture de police sont jouées de façon naturaliste, rendant compte de la lenteur administrative et de l'incohérence des interactions...

Partant du principe que dans l'esprit et la mémoire tout coexiste, l'entourage de Yasmine reste en permanence en scène, les situations se superposent et s'entrechoquent :

La jeune fille rencontre son premier amour alors que sa famille est assise auprès d'elle, elle se sépare de sa sœur alors que son amant est à ses côtés, elle effectue le renouvellement de sa carte de séjour alors que toutes les personnes de son entourage sont dispersées sur le plateau, au loin, imperceptiblement, on entend les nouvelles de Bagdad ... Par ce procédé, sont traduites les pressions sourdes et les forces vives que l'on porte en soi, symbolisées par la présence ou l'absence indéfectibles d'éléments et de figures affectives dans des moments de vie où ils ne sont pas sensés être là.

Enfin, dans cette subjectivité dévoilée, Yasmine se dédouble dans sa version française, et sa version arabe. Ce dédoublement est interprété par des comédiennes aux physiques opposés. Le spectateur comprend selon les situations si c'est le côté français ou bien le côté arabe de Yasmine qui l'emporte, ce qui donne à voir de façon intime les mécanismes de l'assimilation. La coexistence physique des deux versions de Yasmine permet de décliner en une multitude de façons les tensions qui la traversent et qui la conduisent à vivre des situations absurdes, drôles, voir tragiques...

RÉFLEXIONS PÉDAGOGIQUES

Place, c'est l'histoire d'une quête, d'un moment où l'on peut nommer ce à quoi on appartient, ce dans quoi on se reconnaît, jusqu'à se faire mal, jusqu'à retourner contre soi des mécanismes de domination.

Tamara Al Saadi

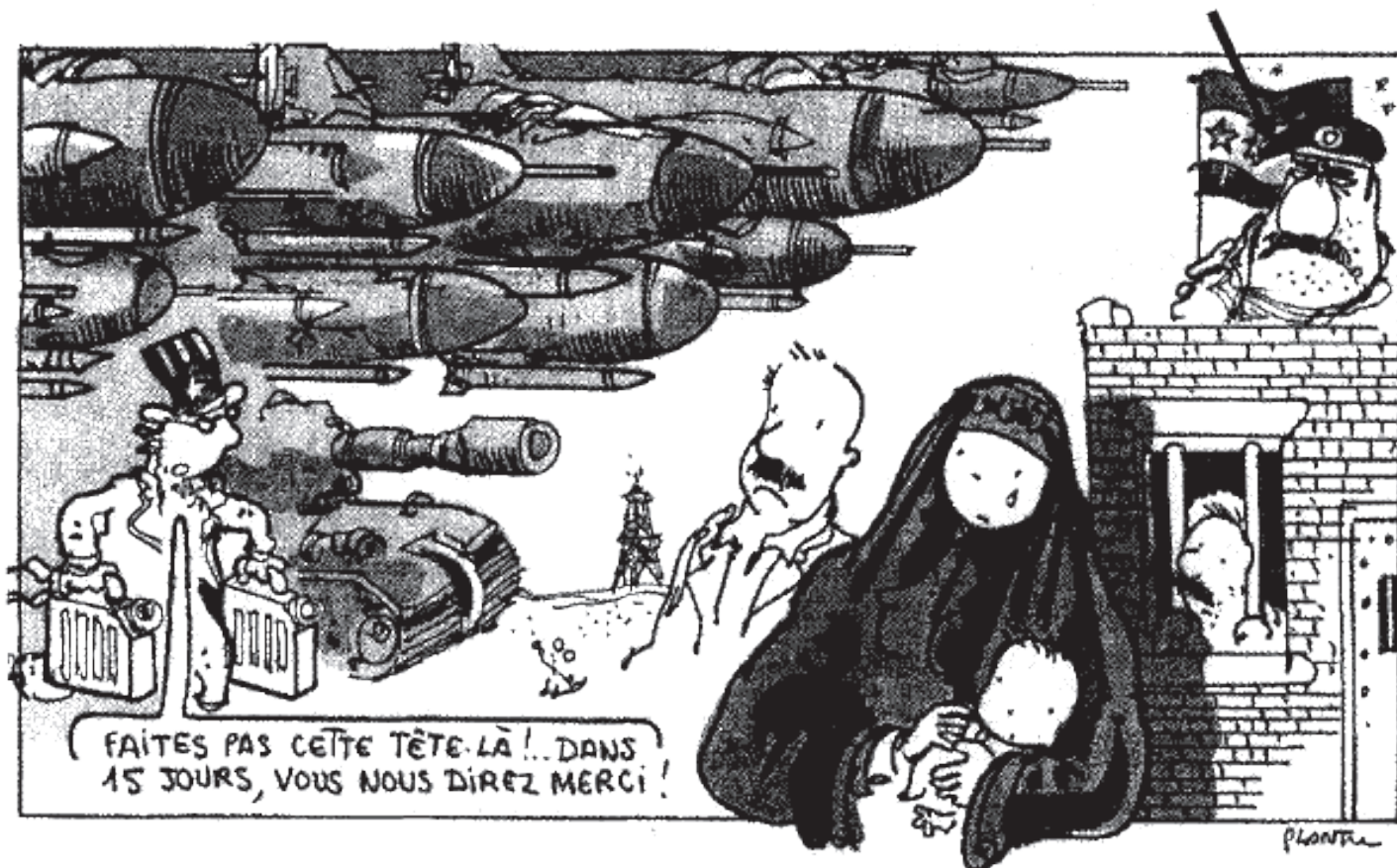
sceneweb.fr (3/11/2018)

AVANT LA REPRÉSENTATION

1. Contextualisation

Tamara Al Saadi, comme son personnage Yasmine, est née pendant la guerre entre l'Irak et l'Iran (1980-1988), elle a ensuite fui l'Irak et sa capitale Bagdad, à l'âge de cinq ans, pendant la première guerre du golfe (1990-1991), pour venir se réfugier en France avec sa famille.

Saddam Hussein



Dessin de Plantu, 18/03/2003

Que représente cette illustration ? Comment le dessinateur Plantu a-t-il représenté la situation des civils dans le conflit de la guerre du golfe ?

Dans ce dessin, Plantu montre une famille de civils pris entre deux feux, d'un côté l'oncle Sam et ses jerricans à la tête d'un arsenal militaire impressionnant, de l'autre un Saddam Hussein gardien de prison. À l'arrière-plan, on aperçoit un puits de pétrole, qui symbolise l'un des enjeux de cet affrontement.

2. L'écriture de Tamara Al Saadi, les thématiques de la pièce : « Je me souviens de mon enfance comme d'un cri »

Découvrez [un entretien de Tamara Al Saadi au festival d'Avignon](#), où elle raconte son parcours, son rapport à la langue et sa difficulté à trouver sa place.

À différents moments de la pièce, chacun des personnages principaux raconte un souvenir marquant en lien avec la guerre.

Extraits de la pièce :

- Il ne faut pas sortir d'ici. Il ne faut pas. Si tu sors, tu mourras. Tu ne retrouveras pas ton chemin. Reste. Reste. Tout est noir et couvert de noir, tu ne t'y retrouveras plus. Tout est cassé, brûlé, détruit, plus comme avant. Reste avec nous. Tu ne t'en sortiras pas. Ils t'attraperont.

YASMINE 1 : Qui ?

Tous ceux-là qui nous veulent du mal et qui cassent, tuent, volent tout sur leur passage. Pour punir. Pour punir ceux qui ne vivent pas comme eux. Ce n'est pas pour nous là dehors, ce n'est pas ta place. Il vaut mieux rester ici, caché. Ici les murs nous taisent. Plus tard, tu partiras.

YASMINE 1 : Quand ?

Plus tard.

YASMINE 1 : Je suis donc sortie. Là, dehors tout était désolé car tout n'était plus comme avant, ce « ce que c'était » que je n'avais jamais connu et que je ne connaîtrai jamais. Le ciel avait la couleur de la terre, le bleu ne s'y distinguait plus et la poussière s'appliquait à m'imprégner les poumons. Les gravas hurlaient un passé ancestral qui ne m'était jamais parvenu mais qu'il m'arrivait de deviner.

Parfois.

Que reste-t-il de ma langue ?

Elle était restée dans les murs, piégée dans leur propre silence, perdue à jamais au fond des gorges.

Ceux-là, ils ne bougeraient plus jamais. Ils n'appartenaient plus, ils ne faisaient plus et cela leur suffisait. Ils erraient dans leurs souvenirs, dans un là-bas à eux, qu'ils gardaient jalousement.

Je me souviens de mon enfance comme d'un cri.

Tamara AL SAADI, *Place*, prologue. Éd. Koinè, 2019.

Houda

Je dormais quand un homme est subitement entré dans ma chambre. Il avait un revolver dans la main. Des hommes criaient et des objets tombaient sur le sol. Maman était dans le salon, elle tenait Nabil par la main. Il pleurait. Mon père était retenu à l'écart par un homme qui dirigeait son revolver contre sa tempe. La peau de mon père était blanche. Son pantalon de pyjama était trempé, et à ses pieds, il y avait une flaque d'urine. J'ai couru vers maman qui m'a prise contre elle. Les hommes semblaient chercher quelque chose. Je sentais la main de ma mère sur mon épaule. Puis ils nous ont dit de sortir, ils nous ont fait entrer dans une voiture avec deux hommes armés. Mon père a été conduit dans une autre voiture et nous avons roulé longtemps. Je pensais à Yasmine qui était dans le ventre de ma mère. Nous sommes arrivés devant un grand bâtiment. Mon père est sorti de la voiture, entouré de quatre hommes, dont celui qui était entré dans ma chambre. Nous sommes tous entrés dans le bâtiment. Ils ont fait pénétrer mon père dans une pièce et nous dans une autre, voisine à la sienne. Mon père ne s'est jamais retourné vers nous, il ne nous regardait plus, et ma mère ne l'a jamais quitté des yeux. Ses mains s'accrochaient si fort à nous que ses ongles me faisaient mal, mais je ne bougeais pas car j'avais la sensation que si je bougeais, elle allait tomber par terre. Je crois que Nabil ressentait la même chose. La pièce était très petite, il y avait un tapis de prière sur le sol et il n'y avait pas de fenêtre. La peinture jaunie des murs était toute craquelée. Nous nous sommes assis, appuyés contre ma mère, chacun d'un côté et nous n'osions pas parler de peur que le son de nos voix provoque un grand malheur. Sur le mur, au niveau de la tête de Nabil, il y avait des traces de doigts. Les heures se sont écoulées dans les entrailles de mon père et ses hurlements se sont inscrits en nous. Au matin, nous avons été libérés. Je n'ai revu mon père que trois ans plus tard. Ma mère avait réussi à le sortir de prison. Je me souviens de mon enfance comme d'un cri.

Tamara AL SAADI, *Place*, extrait du Tableau II. Éd. Koinè, 2019.

La Mère

Hier, il m'a ramené une rose, une rose qu'il a cueillie dans le square en bas de l'immeuble. C'est gentil.
On est comme deux amis.
La dernière fois qu'il m'a touché c'était le soir de son arrestation.
Deux amis.

Mon père pulvérisait nos corps toujours avant le dîner, les petits frères pleuraient.
Je m'accrochais à la chemise de nuit de maman qui ne s'arrêtait plus de vouloir sauter.
Mon père égorgé devant la maison. Sa langue sortait de sa bouche. L'asphalte imbibé de sang.
Je me souviens de mon enfance comme d'un cri.

Tamara AL SAADI, *Place*, extrait du Tableau VII. Éd. Koinè, 2019.

Nabil

Amine, Ahmed, Leila, Samir, Abadallah, Jaber, Hassan, Maha, Nidal, Ammar, Moustapha, Wareth, Zohair, Najma, Ali, Morad, Boutheina, Siham, Nadia, Bassam, Rami, Nour, Rihab, Renda, Souaad, Sammy, Sarmed, Salwan, Karim, Zainab.

Missile balistique SS-1C SCUD B
Portée 300 km
Précision 900 m

Ecole élémentaire El Shohada
14 octobre 1987
7h55

Je me souviens de mon enfance comme d'un cri.

Tamara AL SAADI, *Place*, extrait du Tableau XIII. Éd. Koinè, 2019.

PÈRE: Les enfants finissent toujours pas grandir seuls. On avance toujours tout seul. Mon père me disait souvent ça.

Yasmine 1 apparaît.

Les marais du sud de l'Irak, sont les plus beaux trésors que la terre n'ait jamais portés. Au levé du jour mon père s'en allait sur son radeau qui glissait sur le reflet du ciel. L'eau tremblait légèrement à son passage. C'était un spectacle extraordinaire. Chaque matin, je restais sur le bord du rivage et je le regardais partir, emporté par le lointain. Je mourais d'envie d'avancer avec lui vers les premiers rayons du soleil. Et chaque matin, alors que ni lui, ni moi n'avions prononcé un seul mot, j'attendais toujours le moment où il était déjà trop loin, pour briser la quiétude. Je criais alors de toutes mes forces. Je criais que je voulais qu'il m'emmène avec lui. Et du lointain, sans se retourner, il criait à son tour : « On avance toujours seul ! ».

Je me souviens de mon enfance comme d'un cri.

Tamara AL SAADI, *Place*, extrait du Tableau XXI. Éd. Koinè, 2019.

ACTIVITÉ 1 | ÉCRITURE

Comme les personnages de la pièce, racontez un souvenir d'enfance empreint d'une grande émotion (joie, peur, colère, chagrin...) et qui se conclurait par la phrase : « Je me souviens de mon enfance comme d'un cri ».

Dans un deuxième temps, si vous le souhaitez, proposez une lecture expressive de votre texte à la classe.





3. Le thème du double au théâtre

En Yasmine comme en chacun de nous coexistent différentes identités.

La Yasmine d'aujourd'hui, qui parle français, étudie, souhaite faire sa vie en France se distingue peu à peu de la Yasmine de l'enfance, qui a vécu en Irak et se sent profondément attachée à sa culture arabe.

Tamara a eu l'idée de représenter sur scène ce clivage, cette déchirure de sa conscience.

Avant elle, d'autres auteurs ont porté sur scène le sentiment d'être plusieurs, particulièrement les romantiques au début du XIXe siècle. C'est le cas d'Alfred de Musset, qui file la thématique du double dans son célèbre poème « La nuit de décembre » et dans la plupart de ses pièces.

Lorenzo, que tous les habitants de Florence appellent Lorenzaccio, a le secret projet d'assassiner le duc Alexandre. Mais pour gagner la confiance du tyran, il joue depuis des années un mauvais personnage, s'attirant les regrets de sa mère Marie.

MARIE — Sais-tu le rêve que j'ai eu cette nuit, mon enfant ?

LORENZO — Quel rêve ?

MARIE — Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle ; ma lampe était loin de moi, sur cette table auprès de la fenêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzino. Je regardais cette nuit obscure, et je me disais : il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Mes yeux se remplissaient de larmes, et je secouais la tête en les sentant couler. J'ai entendu tout d'un coup marcher lentement dans la galerie ; je me suis retournée ; un homme vêtu de noir venait à moi, un livre sous le bras — c'était toi, Renzo : « Comme tu reviens de bonne heure ! » me suis-je écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe sans me répondre ; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Lorenzino d'autrefois.

LORENZO — Vous l'avez vu ?

MARIE — Comme je te vois.

LORENZO — Quand s'est-il en allé ?

MARIE — Quand tu as tiré la cloche ce matin en rentrant.

LORENZO — Mon spectre, à moi ! Et il s'en est allé quand je suis rentré ?

MARIE — Il s'est levé d'un air mélancolique, et s'est effacé comme une vapeur du matin.

LORENZO — (...) Ma mère, asseyez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bientôt quelque chose qui l'étonnera.

Alfred DE MUSSET, *Lorenzaccio*, 1834.

Que représente le double de Lorenzo dans ce passage ?

Il représente l'enfance, mais aussi une innocence perdue, un regret nostalgique dans l'esprit de la mère.

ACTIVITÉ 2 | IMPROVISATION

Par groupe de trois (un metteur en scène et deux comédiens).

À partir du dialogue ci-dessous, le metteur en scène choisit deux aspects de sa propre personnalité qui peuvent se trouver en conflit : par exemple, il peut être curieux mais aussi poli, bienveillant et colérique, amoureux et égoïste, etc.

Pendant la préparation de la saynète, le metteur en scène choisit une situation, guide les comédiens, chacun d'eux prenant en charge l'un des deux traits de son caractère.

Yasmine 1 et Yasmine 2.

YASMINE 2 : T'es sérieuse ?

YASMINE 1 : Qu'est ce que j'ai fait ?

YASMINE 2 : Tu ne vas pas y aller ?

YASMINE 1 : Me saoule pas.

YASMINE 2 : Yasmine, ça fait deux ans que tu baves sur ce mec, et tu refuses de le suivre ?

YASMINE 1 : J'ai rien à faire avec eux. Je ne sais pas être avec les gens, je ne fais jamais ce qu'il faut, je ne dis jamais ce qu'il faut, ça va me retomber dessus, tu le sais, je le sais, on le sait. Alors on ne va pas y aller.

YASMINE 2 : Moi je veux y aller. Je rêve de ce type depuis que je l'ai vu, alors tu y vas.

YASMINE 1 : Non.

YASMINE 2 : Je n'en peux plus des bouquins ou de rester bloquée à la maison. Je n'en peux plus de la maison, on est sous embargo depuis qu'on est gamine. Je ne veux pas pourrir avec les pyjamas. Je n'en peux plus d'être bloquée quelque part en Irak. Je n'en peux plus d'attendre.

Attendre, attendre, attendre de rentrer. On ne rentrera jamais en Irak !

YASMINE 1 : Ne dis pas ça.

YASMINE 2 : Mais ne dis pas quoi !? De quoi t'as peur, tu ne connais rien à l'Irak, tu ne sais pas ce que c'est. Qu'est ce que tu regrettes ? Tu n'en as pas marre d'être enfermée ? S'ils veulent rester bloqués dans un pays qui n'existe plus, ça les regarde, mais moi je ne veux pas.

YASMINE 1 : ...

YASMINE 2 : Tu sais quoi ? Tu me fais penser à maman.

Tamara AL SAADI, *Place*, extrait du Tableau XI. Éd. Koinè, 2019.

APRÈS LE SPECTACLE

1. Se remémorer le spectacle

Racontez les scènes les plus marquantes.

Quand avez-vous été le plus surpris ?

Quand avez-vous le plus ri ?

Quand avez-vous été gênés ?

Avez-vous repéré les principaux mouvements de la pièce ?

Choisissez l'une des scènes dont vous vous souvenez et après un temps de préparation, rejouez-la à votre manière, en improvisation.

2. Retour sur la scénographie

ACTIVITÉ 3 | ANALYSE

Décrivez oralement le décor, dessinez-le de mémoire, en choisissant un moment précis de la pièce.

Sur le plateau, on observe une douzaine de chaises, du sable, un micro. Tamara explique être partisane des « scénographies épurées », affirmant « articuler son travail totalement autour de l'acteur dans un rapport direct et simple avec le spectateur ». Elle explique s'appuyer davantage sur les objets, qui racontent « mille choses ». Ces chaises sont aussi celles qu'on trouve à la Préfecture, là où les migrants attendent de pouvoir prolonger leur droit de séjour.

Quelle est la symbolique du sable ?

Le sable représente pour la metteuse en scène l'Irak, les tempêtes de sable de Bagdad, qui s'immiscent jusque dans la maison. Mais il symbolise aussi la poussière des souvenirs, la désagrégation de ce qu'on a été, c'est une matière qui glisse entre nos doigts, nous échappe et peut aussi nous envahir.

Prolongement :

[Article "Place, les exilé.es à la lisière du monde" par Guillaume Lasserre paru le 28/11/2019 sur Mediapart](#)



3. Prolongement : la question de l'identité

Tamara explique dans un entretien que les mots « figent les choses », or cette notion d'identité est « tout sauf figée », elle est mouvement et vécue par tout le monde, même les gens qui ne sont pas issus de l'immigration.

La table est dressée pour le dîner. Un homme (Serge) est assis et lit le journal. Une femme (Michelle) fait des allers-retours pour finir de dresser la table. Alexis entre, suivi de Yasmine 2, elle-même suivie de Yasmine 1. Yasmine 1 sera aux côtés de Yasmine 2 durant toute la scène, mais seulement Yasmine 2 est capable de la voir.

ALEXIS : C'est nous ! (*Il va embrasser l'homme et la femme*) ça va ma petite maman ? Ça sent bon.

MICHELLE : Oui mon chéri, très bien, surtout depuis que tu es là. Et toi ? Pas trop fatigué ?

ALEXIS: Non ça va.

SERGE: C'est sûr que ce n'est pas le travail qui va l'épuiser...

MICHELLE: Serge ne commence pas.

ALEXIS: Papa, je te présente Yasmine.

SERGE : Ah mais oui ! Mais bien sûr... Yasmine ! Alors comme ça il paraît que vous êtes meilleure étudiante que mon fils ?

YASMINE 2 : Bonsoir... euh... je ne dirais pas ça comme ça...

SERGE : Voyons, voyons, pas de fausse modestie, Alexis n'arrête pas de nous vanter vos mérites.

MICHELLE : Bonsoir Yasmine ! Mais asseyez- vous, asseyez- vous...Vous voulez boire quelque chose? Serge a sorti un bon blanc. (*À Alexis*) On l'a ramené de la Baule, ton grand-père nous l'a apporté le week-end dernier, ta grand-mère en raffole.

YASMINE 2 : Euh... Non merci beaucoup mais je préférerais juste un verre d'eau s'il vous plaît.

SERGE : Ah vous ne buvez pas ?

YASMINE 2 : Si si... Mais on sort de cours et je suis un peu fatiguée, le blanc ne va pas m'aider à me réveiller et j'ai encore du travail.

SERGE : Ah c'est bien ça de penser à ses révisions, c'est très sérieux. C'est bien. Du vin mon grand?

ALEXIS : Juste un fond.

Michelle revient avec un plat.

MICHELLE: J'espère que vous aimez le poisson Yasmine. Je voulais faire des côtes de porc puis je me suis souvenue que vous étiez Iranienne...

YASMINE 2 : Non je ne suis pas Iranienne mais Irakienne et je mange du porc.

SERGE : Ah bon? Vous n'êtes pas pratiquante?

YASMINE 2 : Je ne suis pas musulmane.

SERGE : Vous êtes quoi alors ?

YASMINE 2 : Ma famille est chrétienne.

MICHELLE : Ah oui ? Il y a des chrétiens en Irak ? Mais vous êtes arabe ou pas ?

SERGE : Amour, les Irakiens sont arabes, c'est les Iraniens qui ne le sont pas. N'est-ce pas Yasmine ?

YASMINE 2: Oui.

MICHELLE : Oh oui pardon, je confonds toujours les deux. Mais c'est drôle, Yasmine, vous n'êtes pas du tout typée.

ALEXIS: Moi je trouve que si, un peu quand même.

MICHELLE : On m'aurait dit qu'elle était bretonne que j'y aurais cru.

YASMINE 2: Oui on me le dit souvent.

SERGE : Vous êtes déjà allée en Irak ?

YASMINE 2 : J'y suis née.

MICHELLE : Ah bon ?

Tout le monde la regarde fixement

YASMINE 2 : A Bagdad, pendant la guerre Iran-Irak.

MICHELLE : Oh la la.

SERGE: Quand est ce que vous êtes arrivée en France ?

YASMINE 2 : Pendant la première guerre du Golfe.

SERGE: Pendant la guerre avec l'Iran, je travaillais sur une plate-forme koweïtienne. On voyait les avions de chasse passer parfois. C'était marrant...Enfin...oui... Je connais bien la région, j'ai pas mal vécu là-bas.

YASMINE 2 : C'est vrai ? Vous parlez arabe ?

SERGE : Oh non !

Silence

ALEXIS : Yasmine a appris à parler français en regardant la télé.

SERGE : Votre famille ne parlait pas français ?

YASMINE 2 : Non...

Yasmine 1 met sa main dans sa poche, en sort un magnétophone qu'elle allume. Il en sort un chant de Oum Kalthoum. Yasmine 2 essaye d'en faire abstraction.

SERGE : Vos parents font quoi dans la vie ?

YASMINE 2 : Mon père est ingénieur et ma mère est femme au foyer.

SERGE : Ingénieur ? Il travaille où ?

YASMINE 2 : Il ne peut pas exercer son métier en France, son diplôme n'a pas été reconnu.

SERGE : Il fait quoi alors ?

YASMINE 2 : Il travaille chez Franprix.

SERGE : Vous vivez où ?

YASMINE 2 : En Seine Saint-Denis.

SERGE : Vous en êtes où de vos papiers ?

YASMINE 2 : Euh... On a une carte de séjour.

SERGE : C'est étrange, ça fait pourtant longtemps que vous êtes en France. Vous devriez être naturalisée.

YASMINE 2: Ce n'est pas si évident.

SERGE : Comment ça se fait ?

Yasmine 2 : Ça doit dépendre...

Serge : Dépendre de quoi ?

YASMINE 2 : Je ne sais pas, de la nationalité d'origine, des papiers qu'on peut fournir. Quand on vient d'un pays en guerre il est parfois difficile d'obtenir certains documents demandés.

SERGE : Pourquoi ?

YASMINE 2 : Il faut avoir quelqu'un sur place qui puisse les trouver.

SERGE : Vous n'avez pas de famille à Bagdad ?

YASMINE 2 : Plus vraiment.

SERGE : Alors pour avoir la nationalité française... Qu'est-ce que vous pourriez faire ?

YASMINE 2 : Je ne sais pas vraiment, pour le moment je renouvelle ma carte de séjour.

Tamara AL SAADI, *Place*, extrait du Tableau XVII. Éd. Koinè, 2019.

Quels sont les clichés sur les immigrés que ce dialogue révèle ?

On peut faire réfléchir les élèves à tous les clichés, les poncifs que ce dialogue véhicule sur les migrants : confusion entre Iran et Irak, entre Perses et Arabes, croyance selon laquelle tous les arabes sont musulmans... (On peut aussi leur rappeler que, si certains Arabes sont chrétiens, la majorité des musulmans dans le monde ne sont pas Arabes mais asiatiques)

De quoi ce dialogue fait-il la satire, particulièrement dans les propos du père ?

Ce dialogue dénote un manque de curiosité dans la connaissance de l'autre, de ses difficultés (difficultés pour être naturalisé, pour parler français dans une famille qui ne parle pas cette langue, etc.)

ACTIVITÉ 4 | METTRE EN SCÈNE

Proposer une mise en scène du passage en insistant sur la dimension satirique de cet extrait.

ANNEXES

Une tribune de lycéens de Seine-Saint-Denis, publiée dans le journal *Le Monde*, était affichée à l'entrée du spectacle *Place*, lors de sa création à Avignon.

Bac 2019 : « L'école de la République ne réserve pas les mêmes conditions à la jeunesse de Seine-Saint-Denis »

Des lycéennes et lycéens sont en colère devant les conditions « à peine croyables » dans lesquelles se déroule leur préparation au bac. Leur établissement est en cours de reconstruction, ce qui se traduit par un vaste chantier, démarré à l'été 2018 et qui devrait durer encore au moins deux ans, soit la scolarité complète d'un élève entré en seconde en septembre 2018. Le site se présente aujourd'hui comme un ensemble de modules préfabriqués où les cours sont donnés. Le caractère hors norme et l'inconfort de cette situation, difficilement envisageables dans des endroits plus privilégiés, ont conduit ces lycéens à un questionnement sur leur rapport à la citoyenneté. La rédaction du texte s'est effectuée dans le cadre d'un atelier d'écriture proposé et coordonné par l'association Solidarité laïque. Les prénoms mentionnés dans le premier paragraphe ont été choisis pour l'occasion par les auteurs, que *Le Monde* a rencontrés.

Aujourd'hui, nous qui venons de passer le bac français, nous élèves de Seine-Saint-Denis, Nedjma, Chaïneze, Karim, Claire, Léa, Alex, Thehasna, Amel, Chantal, Chimamanda, Délia, Nelia, Farah, filles et garçons, hétéros, homos, juifs, musulmans, chrétiens, Blancs, Noirs, métisses, Algériens, Iraniens, Soudanais, Sri-Lankais, Ivoiriens, Tunisiens, Maliens, tous Français, nous avons des choses à dire : l'école de la République ne réserve pas les mêmes conditions à la jeunesse de Seine-Saint-Denis, aux fils et filles d'immigrés, aux pauvres qu'aux élèves des centres-villes. Et, pour nous, cela ne peut signifier qu'une seule chose : **vous préférez vivre ensemble « entre vous », plutôt que de vivre ensemble « avec nous ».**

À la rentrée 2018, que nous avons faite trois semaines après le reste de la France en raison de problèmes techniques et administratifs, nous nous frayons un chemin au milieu de ce qui nous est apparu comme un immense chantier au centre duquel étaient alignées et superposées des boîtes, des préfabriqués. Notre lycée ressemble à un camp de regroupement. Un peu plus tard, nous découvrirons la réverbération assourdissante des sons dans ces boîtes que nous apprendrons à nommer salles de classe.

Conditions d'examen à peine croyables

Notre scolarité est donc censée se dérouler dans le brouhaha des travaux, dans le bruit continu des marteaux piqueurs et des perceuses, dans des salles trop petites pour tous nous accueillir, trop froides en hiver et trop chaudes en été, dans un établissement où il n'y a plus ni cour de récréation, ni aucun espace abrité où nous retrouver, discuter, travailler, vivre...

C'est pourtant dans ces conditions à peine croyables que nous avons préparé notre bac de français, présenté notre oral de travaux personnels encadrés (TPE) devant un jury qui peinait à nous entendre, et supporté des coupures de courant et d'eau, l'entrée des salles inondée les jours de pluie, des mares à enjamber et, quand on ne trouve pas de planches pour les éviter, des journées entières passées avec les chaussures mouillées.

Quant aux toilettes des 800 filles, il n'y en a que deux qui ont de la lumière. C'est mieux que rien : au début de l'année, aucun WC ne fonctionnait ! En cas de nécessité, nous avons été autorisés à rentrer chez nous. Obligés de supporter des conditions indignes,

nous étions autorisés à y échapper mais au prix de cours manqués !

Non, ce que nous venons de décrire n'est pas une fiction, nous n'étions pas candidats à un nouveau concept de jeu télévisé mais candidats au bac.

Cette scolarité s'est bien déroulée dans un établissement secondaire public, en France, durant l'année scolaire 2018-2019. Le drapeau de la République qui flotte à l'entrée de notre lycée est là pour en témoigner. Comme la devise qui est inscrite à son fronton, comme dans tous les établissements scolaires de France. Liberté, Egalité, Fraternité. Ces trois mots vaudraient-ils plus pour certains que pour d'autres ?

Nous l'affirmons, cette rentrée des classes n'est pas anecdotique. C'est la conséquence d'une politique de relégation systématique du territoire où nous vivons, un territoire sous-doté. C'est le résultat d'un système, un système qui nous enferme dans une sous-citoyenneté. Ce qui est admis dans le « 93 » ne l'est pas ailleurs. Ce qui est possible pour nous serait scandaleux pour les enfants des centres-villes et de la capitale.

C'est ce qu'a souligné le rapport parlementaire du comité d'évaluation et de contrôle des politiques publiques sur l'évaluation de l'action de l'État dans l'exercice de ses missions régaliennes en Seine-Saint-Denis. Déposé à l'Assemblée nationale le 31 mai 2018, ce rapport était dirigé par les députés François Cornut-Gentille (Les Républicains, Haute-Marne) et Rodrigue Kokouendo (La République en marche, Seine-et-Marne). Nous savons aujourd'hui que, pour les personnels par exemple, « le moins bien doté des établissements scolaires parisiens reste mieux doté que le plus doté des établissements de la Seine-Saint-Denis », comme l'a souligné le sociologue Benjamin Moignard, interrogé pour ce rapport.

C'est pourquoi nous sommes tristes mais surtout en colère, même si cela nous fait peur. Alors nous prenons notre courage à deux mains pour l'exprimer. Nous avons peur que notre colère fasse peur, qu'elle nous interdise encore une fois de prendre la parole, qu'elle nous enferme dans cette case « jeunes des banlieues » que la société a créée pour nous. Nous avons peur de la peur que vous nous avez imposée en vous l'imposant d'abord à vous-mêmes. Et si nous sommes capables aujourd'hui de prendre la parole, c'est parce que nous avons décidé de prendre en main notre sort, et nos voix résonneront plus que les bruits des travaux.

Les cases dans lesquelles vous nous avez enfermés ne sont-elles pas le reflet de vos peurs ? « Ce que vous dites à propos d'une autre personne, quelle qu'elle soit, vous révèle, vous... (...) Mais si je ne suis pas le nègre, et s'il est vrai que votre invention vous révèle vous, alors, qui est le nègre ? », disait l'auteur américain James Baldwin dans le film documentaire *Take This Hammer*, produit en 1963 pour la National Educational Television. Avec Baldwin, nous affirmons que **ce que vous décrivez de nous n'a rien à voir avec ce que nous sommes, avec ce dont vous avez peur.**

Alors nous nous demandons : **sommes-nous moins Français que vous parce que nous grandissons avec plusieurs cultures, l'une héritée de nos parents, l'autre française, construite ici et maintenant ?** Sommes-nous moins Français parce que nous vivons de l'autre côté du périphérique ? Parce que nous sommes plus pauvres ? Ou bien parce que nous ne sommes pas de « vrais » Français ?

Mais alors, le « vivre ensemble » dont on nous rebat les oreilles ne serait qu'un slogan vide de sens ? Vous nous reprochez de vivre en communauté, mais qui vit reclus ? **Qui vit dans l'entre-soi ?**

Experts en géopolitique

Nous sommes à l'opposé de ce que vous décrivez et du fantasme que vous avez de nous, que vous ne voulez ni connaître ni rencontrer. Venez vous promener dans nos banlieues et voir mais surtout apprécier le partage des cultures, des couleurs et des langues. Venez entendre les langues qui se mélangent et la musique que cela fabrique.

Oui, nous vivons ensemble avec nos origines différentes, avec nos voisins juifs ou musulmans, athées ou évangéliques, catholiques, bouddhistes, hindous, nous sommes

experts en géopolitique, en diplomatie, nous vivons ensemble et ce n'est pas un concept, c'est notre réalité quotidienne ! Alors nous n'avons pas peur de dire notre fierté : **le département le plus pauvre du pays est aussi une richesse pour la France !**

Bien sûr, nous avons, nous aussi, appris à l'école à être fiers du passé glorieux de la France, celui de nos ancêtres les Gaulois, notamment, ceux dont l'histoire a été enseignée dans toutes les écoles de la IIIe République, et parfois même dans tous les villages de France et de certaines grandes villes de son empire. Mais ces ancêtres gaulois ne nous ont-ils pas privés de la richesse de toute notre histoire ? Celle de nos tirailleurs, de nos polaks, de nos ritals, de nos juifs d'Afrique du Nord, de nos pieds-noirs, de nos grands-pères « morts pour la France », de nos parents ? **Nier ces histoires, c'est nier l'histoire de France. C'est oublier que chaque Français représente la France, que celle-ci s'est construite sur de multiples identités.**

Nous sommes tous issus de l'immigration, et nous nous questionnons sur qui nous sommes. Est-ce que nous sommes Français ? Ou Algériens, Iraniens, Marocains, Sénégalais ? Les deux ? Ou alors rien ? Nous nous sentons Français et Algériens, Français et Iraniens, Français et Marocains, Français et Sénégalais.

Nous sommes Français, non pas parce que nous avons les papiers ou que nous parlons français, mais parce que nous adhérons aux valeurs de la République. Nous sommes Algériens, ou Iraniens, ou Marocains, ou Sénégalais, c'est notre héritage, nous en sommes fiers. Nous avons deux patries et c'est cool ! À partir de combien de générations nées et grandies sur le sol français arrêtera-t-on de nous renvoyer à nos « origines » ?

Nos grands-parents et nos parents se sont tus trop longtemps, s'excusant de ce pourquoi ils n'avaient pas à s'excuser, essayant de se faire petits sous prétexte qu'ils ne venaient pas d'ici, de se faire accepter de vous, sans jamais réellement y parvenir.

Mais nous, enfants de la République et porteurs de ses valeurs, nous vous le disons : nous avons la volonté de prendre pleinement notre place dans cette France que nous aimons. Nous sommes vos futures élues ou élus, avocates ou avocats, managers. Nous sommes fiers des valeurs de notre République et, avec ou sans vous, nous les défendrons. Jusqu'à quand, d'ailleurs, vous obligerez-nous à dire « vous » et « nous » ?

L'égalité ne peut attendre encore une, deux ou trois générations. Nous formons un seul peuple uni par notre devise : Liberté, Egalité, Fraternité. Nous sommes tous concitoyens, nous devons vivre ensemble et accepter l'autre, nous devons nous tendre la main et ne former qu'un, car nous sommes tous Français.

Par des élèves de première du lycée Jacques-Feyder d'Epina-sur-Seine
(Seine-Saint-Denis).

Tribune publiée dans le journal *Le Monde* le 21 juin 2019.

Quel lien peut-on faire entre la pièce *Place* et cette tribune ?

La lettre comme la pièce aborde la question de la place des enfants issus de l'immigration en France. La construction de l'identité est mise à mal. Cette tribune, comme la pièce de Tamara Al Saadi, montre la difficulté qu'il y a à construire une identité multiple, au sein d'un pays qui se crispe autour d'une histoire fantasmée, ce qu'on nomme habituellement le « Roman national ».

Dans la pièce, Yasmine 1, qui correspond à la partie arabe du personnage principal, devient peu à peu un poids, une gêne pour Yasmine 2. Elle montre comment la démarche d'assimilation a consisté à rejeter ses origines, comme l'ont fait les « grands-parents et parents » des lycéens.

Cependant, ce clivage de l'être perdure sur plusieurs générations, puisque la tribune reflète aussi ce paradoxe : la volonté pour ces jeunes lycéens de ne plus être renvoyé à leurs origines tout en continuant de les affirmer.



© THOMAS LEDOUX

PORTRAIT SCÈNE

Je est une autre

Alors que commence le festival du théâtre émergent Impatience, événement majeur de découvertes théâtrales en France, rencontre avec la lauréate de l'année dernière, **Tamara Al Saadi** qui présente sa pièce *Place* dans toute la France.

PAR MATHIEU CHAMPALAUNE

C'est une histoire de double que cette pièce, *Place*, qui a révélé la jeune Tamara Al Saadi sur la scène théâtrale française. Il s'agit de la confrontation de deux femmes qui n'en font qu'une : Yasmine, la française et Yasmine, l'irakienne. Comment les concilier ? L'histoire foncière et douloureuse de l'intégration se joue dans cette double incarnation. Pourtant, lorsque l'on rencontre Tamara Al Saadi au café du Centquatre, cette jeune comédienne, dramaturge et metteure en scène de trente-trois ans s'avère apparemment sereine. Elle semble encore surprise du parcours qu'a connu son deuxième spectacle, *Place*. Présenté l'année dernière au Festival Impatience - « une sélection qui était déjà une énorme surprise » confie-t-elle -, sa pièce est repartie avec le prix du Jury et celui des lycéens. Une consécration qui a tout accéléré : quelques mois plus tard c'est dans le In du festival d'Avignon que l'on a

FESTIVAL IMPATIENCE
présentation de huit spectacles de jeunes compagnies au Centquatre, aux Plateaux Sauvages, au Jeune Théâtre National, au Théâtre Louis Aragon de Tremblay, du 6 au 18 décembre. Pour plus d'informations : festivalimpatience.fr

PLACE
écrit et mis en scène par Tamara Al Saadi, avec Mayya Sanbar, Marie Tirmont, Ismaël Tifouche. Au Centquatre jusqu'au 29 novembre, puis en tournée à Nancy, Saint Etienne, Reims...



retrouvé ce spectacle avant d'entamer un tour de la France cette saison. Dans *Place*, elle fait le récit, en grande partie autobiographique, d'une femme, Yasmine, arrivée d'Irak en France alors qu'elle était enfant, qui doit faire face à tous les mécanismes de rejet que peut rencontrer une immigrée obligée de s'assimiler et ainsi de renoncer à sa culture et à sa langue. Si cette pièce a reçu un bel accueil, tout n'a pas été pour autant simple : « j'ai été confrontée dans la création de ce spectacle à un certain nombre de blocages du fait de mon sexe et de mon origine, ce qui est terrifiant. Je pourrais écrire une suite de *Place* à propos de la réception parfois difficile de ce spectacle et de ce que j'ai pu affronter. ».

Assimilation

Au début de *Place*, le personnage principal, Yasmine, se rend compte qu'elle oublie des mots en arabe, comme si une part d'elle-même la quittait. Comme Yasmine, Tamara Al Saadi a vécu cette perte de sa langue maternelle. « Je me réveillais la nuit, et je n'arrivais pas à me rendormir tant que je ne retrouvais pas le mot arabe qu'il me semblait avoir oublié » détaille-t-elle. Une expérience qui l'a alors poussé à examiner dans sa pièce la manière dont le processus d'assimilation a pu se mettre en place de manière violente. « J'aurais voulu m'intégrer et non m'assimiler, mais je n'ai pas eu le choix du fait des situations que j'ai rencontrées. L'assimilation est un acte douloureux de destruction, qui n'est pas souhaitable. Je l'oppose à l'intégration qui est pour moi une mutualisation des richesses des cultures et des langues qui se rencontrent. L'assimilation est un conflit entre une culture qui veut interdire l'autre. J'ai voulu décrire ce conflit et je raconte cette douleur sans avoir de réponses. ».

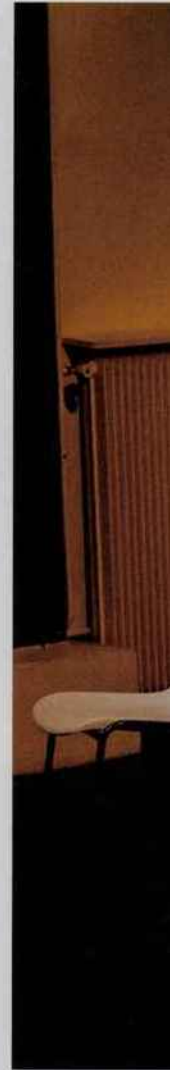
Pour figurer ce conflit, elle choisit une double incarnation pour son personnage de Yasmine, à travers deux comédiennes, Mayya Sanbar et Marie Tirmont, interprétant l'une une version irakienne et l'autre une version française de Yasmine. Est reproduit également sur le plateau l'espace mental de la protagoniste, troublée par les forces contradictoires qu'exercent sa famille et la société. En sondant ses origines et son passé, Tamara Al Saadi tente ainsi de dépasser ce conflit pour se réconcilier avec sa propre dualité, entre l'Irak et la France, le théâtre et les sciences sociales, pour refléter la construction d'une identité, à la fois intime et artistique, plurielle et mouvante.

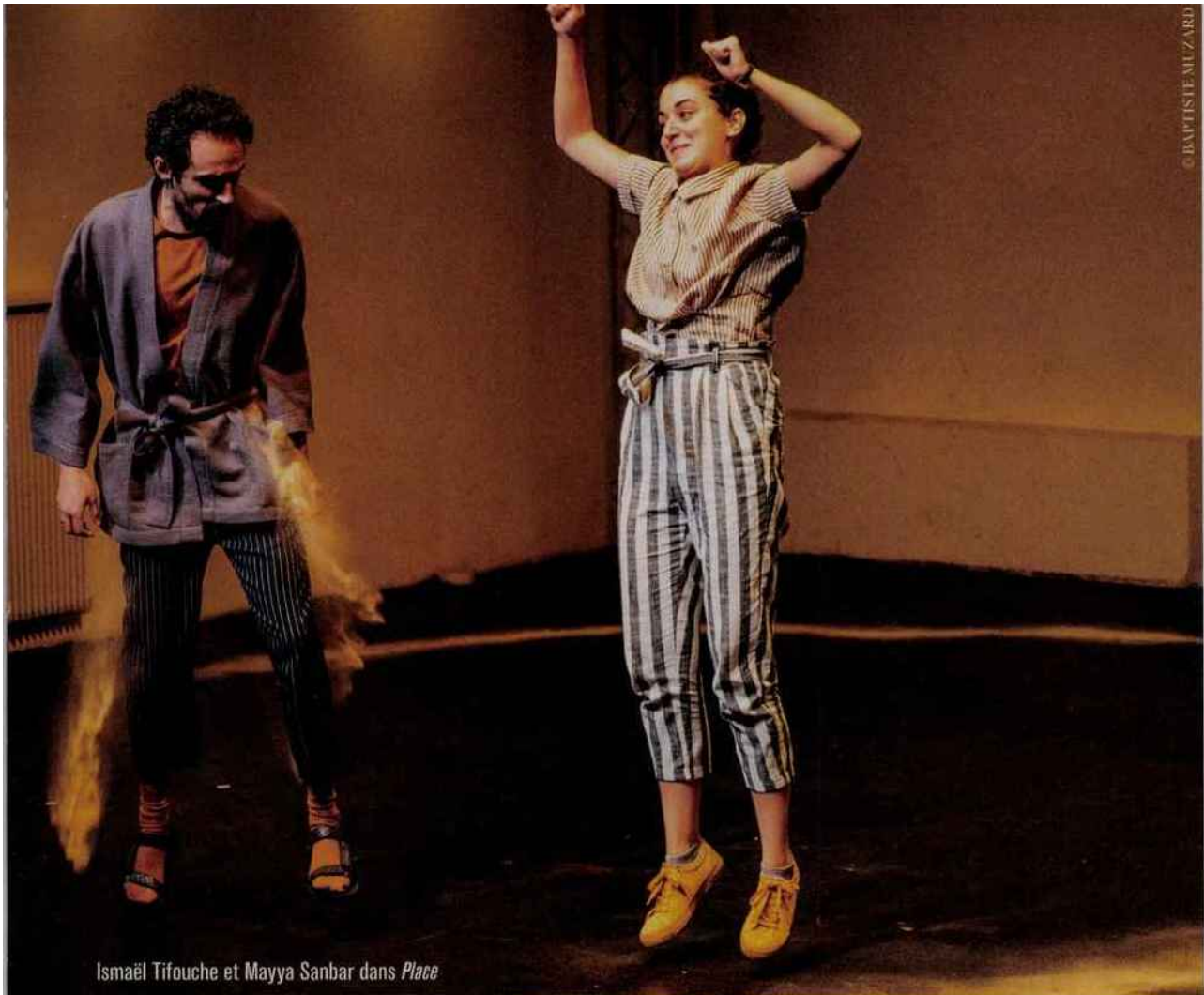
Mettre les mots

Alors que la découverte à l'âge de neuf ans du théâtre, et particulièrement du jeu, fut une « révélation » comme elle se le remémore, elle se passionne aussi très vite pour les sciences sociales, qui lui ont permis de mettre des mots sur ce qu'elle traversait. « Quand j'étais plus jeune, j'hésitais entre faire de la politique ou du théâtre et finalement j'ai fait les deux, reconnaît-elle. Je suis d'abord allé dans mes études vers l'histoire et la science politique mais je me suis rendu compte que ce n'étais pas l'outil dont j'avais envie pour dialoguer avec la société, je préférerais passer par le sensible et je suis retourné au théâtre. Mes choix sont dictés par la convergence de ces deux champs, par la volonté de transmettre et traduire des phénomènes sociologiques par le biais de l'imagination et du sensible. ». Dans le théâtre, elle dit également voir un espace d'expression où elle peut « créer un dialogue dans le silence, sans rapport de force, contrairement à l'espace du débat. ». Il s'agit ainsi de faire le pont entre le public et les auteurs de sciences sociales qui l'ont marquée.

Communion

La metteuse en scène explique par ailleurs rêver d'une communion populaire avec le public, « un peu comme pour celui d'un stade de foot », et apprécie de voir des spectateurs venus de milieux et origines très différents : « lorsqu'au théâtre de Gennevilliers, des mères de famille se sont levées à la fin du spectacle pour faire des youyous, c'était comme une victoire » raconte-t-elle encore émue. Aussi, se réjouit-elle des réactions du public. « J'écris peut-être avant tout pour les adolescents, cette période a été très importante pour moi, dans ma définition de mon rapport au monde ». D'ailleurs, c'est cette période de l'enfance et de l'adolescence qu'elle met en grande partie en scène ; un moment de construction pour tous, mais qui n'en est que plus complexe lorsque l'on est tiraillé par les cultures et les langues.





Ismaël Tifouche et Mayya Sanbar dans *Place*

L'amour des acteurs

Tamara Al Saadi, qui ne se reconnaît pas d'influence théâtrale précise, se dit avant tout guidée par l'amour des comédiens et leur intensité. Si elle écrit toujours en amont du plateau, c'est souvent en pensant à des comédiennes qui l'accompagnent et qu'elle veut sublimer.

C'est ainsi qu'est né son premier spectacle *Chrysalide* en 2012 : « j'avais raté à l'époque plusieurs fois le concours du Conservatoire et tout semblait alors terminé, se rappelle-t-elle. C'était aussi le cas pour deux autres comédiennes, Justine Bachelet et Kristina Chaumont, qui étaient avec moi à l'école. J'ai eu envie d'écrire pour elles car je les trouvais magnifiques, pour leur créer un espace

théâtral sur mesure qui les révélerait. ». Aussi, elle affirme l'importance de l'empathie dans le rapport à la direction d'acteur. « J'avais demandé aux comédiens de se renseigner sur les thématiques de la pièce, et certains d'entre eux ont expérimenté des réalités qui leur étaient inconnues, ce qui a pu changer leur regard sur le racisme ». C'est d'ailleurs pour rester au contact de ses comédiens qu'elle veut continuer à jouer chez d'autres metteurs en scène, comme elle le fera début 2020 dans le *Candide* d'Arnaud Meunier : « je pense qu'il est bien, lorsqu'on dirige des acteurs, de pouvoir expérimenter aussi soi-même sa temporalité et sa corporalité de comédienne. ». Comme une manière aussi finalement de se confronter toujours à des langues nouvelles.

Edith Teissier attachée aux relations avec le public scolaire
04 77 25 14 14 | rpsco@lacomedie.fr

www.lacomedie.fr | 04 77 25 14 14 | Place Jean Dasté | 42 000 Saint-Étienne



Saint-Étienne
L'expérience design



Loire
LE DÉPARTEMENT

